

L'Abelle de la Nouvelle-Orleans.  
NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO.  
LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre  
Cotté et Bienville.

Internet at the Post Office of New Orleans as  
Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE  
DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC.,  
QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE  
50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE  
PAGE DU JOURNAL.

### TEMPERATURE.

Du 4 avril 1910.  
Thermomètre de E. Claudel, Op-  
ticien, Successeur de E. & L.  
Claudel, 918 rue Canal,  
N. O., Lae.  
Fahrenheit Centgrade  
7 h. du matin...72 20  
Midi.....80 24  
3 P. M.....82 25  
6 P. M.....80 24

### L'administration de M. Taft.

Il y a un peu plus d'une année  
que M. Taft dirige le char de  
l'Etat, et plus d'une fois, somme-  
ment enclin à croire, il a dû sen-  
tir bien lourdes ses responsabi-  
lités, il a dû constater qu'il n'était  
guère possible de contenter tout  
le monde, si bien intentionné  
qu'il fût, si désireux qu'il fût de  
toujours suivre la ligne droite,  
celle du devoir et de l'honneur.

Si les bruits qui courent sont  
fondés, M. Taft doit les actes  
officiels ont été diversément  
appréciés par le peuple américain  
et commentés par la presse du  
pays, — c'est le contraire qui est  
étonné — se propose d'ouvrir une  
campagne dans le but de se dé-  
fendre et de conserver un parti  
dont il se réclame et qui l'a élevé  
au pouvoir, son prestige et son  
influence.

Cette campagne sera menée  
par les leaders républicains en  
même temps que par le Prési-  
dent. Ainsi, M. Taft parlera en  
public à Washington, tandis que  
le même jour M. Weckerham,  
l'attorney général se fera enten-  
dre à Chicago; tous deux traite-  
ront le même sujet: De la politi-  
que de l'administration.

Aux côtés de M. Taft seront  
des hommes qui, dans le parti  
républicain ont une grande influ-  
ence, entr'autres, le sénateur  
Lodge, le représentant McKin-  
ley, président de la commission  
congrégationnelle républicaine, M.  
Duncan McKinley, de la Cali-  
fornie, John Hayes Hammond,  
président de la Ligue Nationale  
des clubs républicains; John A.  
Stewart, de New York et John  
C. Copers de la Caroline du Sud.  
Au cours de la campagne il se-  
ra parlé du nouveau tarif doua-  
nier dont M. Payne et Aldrich  
sont les auteurs, et il sera deman-  
dé à ses adversaires d'en signaler  
les défauts.

Les orateurs ne manqueront  
pas d'attribuer à leur parti en-  
tr'autres mérites, celui d'avoir  
fait triompher au Congrès plu-  
sieurs mesures qu'ils considèrent  
excellentes, et d'avoir réduit de  
façon très notable les dépenses  
du gouvernement.

Toutes les questions qu'agitè-  
ront les leaders républicains se-

ront, nécessairement, de nature à  
conserver au parti sa force, et si  
c'était possible, à accroître cette  
force. Mais la campagne a un  
tout autre objet, sans doute, que  
celui que lui attribuent ses orga-  
nismes: la politique a des  
finesse qui se déconvent sur-  
tout lorsqu'elles sont cousues de  
fil blanc; et souvent elle est plus  
trompée qu'elle ne trompe.

Pour que messieurs les répu-  
blicains veillent donner du  
relief à leur parti, c'est probable-  
ment, parcequ'ils le sentent  
faible, parce qu'ils prévoient  
quelque attaque de la part de  
leurs adversaires. L'échec subi  
par M. Cannon à la Chambre des  
Représentants est un signe pré-  
cesseur de la chute du parti, qui  
sait!

### L'INCIDENT ROOSEVELT.

Il est regrettable que la visite  
de M. Roosevelt à Rome ait don-  
né lieu à un incident qui déjà a  
eu le plus grand retentissement,  
et que le monde apprécie diver-  
sement, bien qu'il n'en connaisse  
que les grandes lignes.

Les esprits sérieux, les gens  
bien pensants attendront que les  
circonstances qui ont entouré  
l'incident en question soient con-  
nues pour en fixer la responsabi-  
lité.

Lorsque se produisit l'incident  
Fairbanks, on put croire un in-  
stant qu'un Vatican avait fait  
preuve d'étroitesse d'esprit; mais  
lorsque la vérité se fit jour, on  
apprit que M. Fairbanks avait  
été malade en se proposant de  
prêcher dans un temple métho-  
diste au sortir pour ainsi dire de  
l'audience qu'il avait sollicitée  
du Pape.

Les Méthodistes à Rome font  
une guerre très ouverte au Vati-  
can, parait-il, et c'est ce qui ren-  
dait condamnable la conduite de  
l'Ex-président.

M. Roosevelt, d'ailleurs, ne veut  
pas donner plus d'importance que  
de raison à l'incident; il ne garde  
aucune rancune au Souve-  
rain Pontife, qui a bien le droit  
de ne recevoir chez lui que ceux  
qu'il croit des amis, des carriés  
ou des indifférents même, et non  
des ennemis avérés.

C'est non seulement un droit  
mais un devoir de Pie X de ne  
pas ouvrir les portes de son palais  
à ceux qui combattent son Egli-  
se; bien des souverains usent de  
ce même droit, nous imaginons.  
Que de protestants, pour ne  
citer que ceux-là, à notre con-  
naissance, ont été reçus par le  
Pape; d'être d'une foi religieuse  
autre que celle du Souverain  
Pontife, n'interdit pas l'entrée  
du Saint-Siège.

Les esprits sérieux, nous le  
redisons, attendront les explica-  
tions qui viendront de part et  
d'autre pour se prononcer avec  
impartialité sur cet incident dont  
les proportions ont été exagérées  
par la malveillance qui malheu-  
reusement est trop répandue  
dans le monde.

### Le doyen des crânes

Le doyen des crânes se trouve  
à Londres, au Musée de l'Institut  
royal des chirurgiens. Il y est  
entré il y a deux ans, venant de  
Gibraltar où on l'avait trouvé.  
Depuis ce temps, des anthropo-  
logistes sont venus de toutes les  
parties du monde afin de contem-  
pler cette relique vénérable et de  
lui demander quelque lumière  
sur l'origine de notre race. Cette  
lumière, M. le professeur Keith,  
curateur du musée, se flatte de  
l'avoir fait jaillir. A l'aide d'un  
nouveau système de mensuration  
et de tous les procédés d'investi-  
gation les plus perfectionnés, il  
s'est assuré que ce crâne n'avait

aucune ressemblance avec les  
crânes de tous les peuples vivants  
et ne pouvait, par conséquent,  
être que préhistorique. Il l'a re-  
connu ainsi pour un crâne fémi-  
nin dont la portense ou la pro-  
priétaire vivait il y a 600,000 ans  
et semble avoir été assez intelli-  
gente. Ses maxillaires, extraor-  
dinairement robustes, sont consi-  
dérés pour mûcher les choses les  
plus dures. M. Keith estime  
qu'elle se nourrissait surtout de  
noix et de racines. Elle devait  
être petite de taille, avoir de très  
longs bras, une nuque forte et  
épaisse. Son cerveau, à en ju-  
ger par la largeur du crâne, était  
plus développé que celui des  
autres individus préhistori-  
ques dont les restes sont  
venus jusqu'à nous. On peut  
affirmer avec quelque certitude,  
ajoute le savant, que les  
hommes de cette époque sa-  
vaient déjà échanger des idées  
et converser entre eux. Mais ils  
n'avaient pas encore de domici-  
le et dormaient à ciel ouvert.  
L'organisation familiale leur  
était inconnue; ils vivaient en  
bandes, sans aucune loi pour les  
régir. M. Keith suppose qu'ils  
étaient pêcheurs et chasseurs;  
il fallait alors que ce fût par  
plaisir, puisqu'ils vivaient de  
noix et de racines, à moins que  
les femmes seules se fassent vé-  
gétariennes, par le droit du plus  
faible, à côté de leurs maris car-  
nivores. Celle de l'Institut royal  
des chirurgiens de Londres por-  
rait, dit M. Keith, avoir eu un  
gros nez et sa voûte palatine est  
d'un tiers plus large que la voû-  
te de nos contemporaines.

### LE SECRET DU BONHEUR.

Trois mille médecins à Paris,  
quinze mille en province, soignent  
les maux du corps; pas un doc-  
teur ne songe à indiquer les re-  
mèdes aux souffrances morales  
auprès desquelles pâlisent tou-  
tes les douleurs physiques.  
Frappés de ce contraste, deux  
philanthropes qui l'on doit déjà  
le cimetière des chiens d'Asnières  
et la Maison du pauvre, ont eu  
l'idée de fonder l'«ECHO du Bon-  
heur», journal qui a pour but  
d'enseigner aux hommes l'art  
d'être heureux. Voulez vous em-  
bellir votre vie? être guidé, con-  
solé, appuyé? adressez-vous à  
ce journal qui possède une biblio-  
thèque philosophique de pre-  
mier ordre et donne les consul-  
tations, orales ou écrites, sur tou-  
tes les difficultés qu'on rencontre  
dans la bataille de la vie. L'«ECHO  
du Bonheur» est le médecin des  
âmes. Grâce à lui, plus de souf-  
rances morales, plus de neurast-  
hénie. Un misérable, que son  
dépôt à fait entrer dans un asile  
de vieillards, écrit à ce bienfa-  
teur: «Je suis surpris du bruit  
que font les gazettes au sujet de  
votre petite augmentation. Quinze  
mille francs pour compenser tant  
de soucis et de tracas: c'est mai-  
gre. Logé, nourri, chauffé, je m'esti-  
me plus heureux que vous, et je  
ne travaille pas entre mes dents.  
Le lundi, je vais voir «mes» tableux  
au Louvre; le mardi, «mon» Jar-  
din des Plantes; le mercredi,  
«mon» Bois de Boulogne; le jeu-  
di, «mes» Arts et Métiers; le ven-  
dredi, «ma» Bibliothèque nationale;  
le samedi, je figure à la Com-  
édie française, mon théâtre fa-  
voré, afin de voir les actrices de  
près et de toucher 1 fr. 25 qui  
me payent mes cigares de la se-  
maine. Le dimanche, tandis que  
les députés, qui ne siègent pas,  
en profitent pour encombrer la  
rue, le dimanche, je me  
repose dans «mon» stalle;  
ma distraction et d'évaluer  
la nue propriété des biens dont  
j'ai usufruit; mon compte se  
monte déjà à 25 milliards et je  
n'ai pas fini». Tous les lecteurs de  
l'«ECHO du Bonheur» peuvent  
attendre à la sérénité de sage qui  
signe avec raison: indigent-mil-  
litaire. Il leur suffit de confier  
au journal toutes leurs causes de  
chagrin; il réconcilie les époux,  
apaise les différends, termine les  
procédures, préche le mépris de  
l'or et cependant indique des pla-  
cements et l'art de faire fortune,  
car un comptoir de banque est  
attaché à l'établissement.

### La fin du monde.

A Nagy-Saint-Miclos, village  
de Hongrie, la population était  
plongée depuis quelques semai-  
nes dans une profonde inquiète-  
de. L'annonce de la comète de  
Halley causait cette épanouante;  
on était persuadé que l'appari-  
tion de l'astre amènerait la fin  
du monde. Pendant une des  
nuits de la semaine dernière, on  
vive leur empoigna l'horizon;  
c'était le reflet d'un incendie lointain; mais le veiller,  
juché dans sa tour, ne donna  
point que ce ne fût la comète et  
penché sur la ville, il mença  
dans sa trompe: «Eveillez-vous!  
éveillez-vous! le dernier jour est  
arrivé! «En un clin d'œil, tou-  
tes les maisons s'ouvrirent, tout  
Nagy-Saint-Miclos se trouva de-  
bout et dans la rue. S'il fallait  
mourir, mieux valait expirer  
sans douleur sous le ciel que pé-  
nir écrasé sous les ruines de son  
toit. Le caré lui-même sortit de  
son presbytère et, médicore as-  
tronomer, reconnut à n'en pas  
douter la comète de Halley  
dans le feu inusité qui bril-  
lait au firmament; il déclara  
ce, suivant ses calculs, le  
monde n'en avait plus que pour  
une demi-journée et il invita ses  
paroissiens à passer en prières le  
peu de temps qu'il leur restait.  
Ses paroissiens furent d'un autre  
avis. Puisque la vie était main-  
tenant si courte, ils voulaient  
l'achever gaiement. On alla sur  
la place de l'église en  
immense feu de joie; on y dressa  
des tables; on sortit des cuisines  
toutes les provisions; on rem-  
onta des caves bouteilles et  
tonneaux; on but et on mangea  
comme peuvent manger et boire  
des gens qui ne craignent plus  
les suites d'une indignation. On  
revint à l'état de nature. Pour  
quoi s'imposer l'ennui d'une ré-  
serve hypocrite? le monde n'al-  
lait-il pas finir? Les bourgeois  
les plus respectés pour la digni-  
té de leurs mœurs, les vierges  
les plus pudiques avouèrent sou-  
dain et montrèrent au grand jour  
des goûts, des fantaisies et des

divertissements ensevelis jus-  
qu'alors dans un profond mys-  
tère. A la leur de la prétén-  
de comète, se révéla un Nagy-  
Saint-Miclos entièrement inconnu.  
Quand le jour revint, per-  
sonne dans le village n'avait as-  
sez de sang-froid pour compren-  
dre qu'on s'était débarrassé d'un  
vie. Mais le péril écarté et l'i-  
vresse finie, il y eut un peu de  
gêne dans Nagy-Saint-Miclos.

### THEATRES.

#### TULANE.

La première de «A Woman's  
Way» la comédie dramatique de  
Thompson Buchanan a été jouée  
hier soir devant une très bonne  
salle au Tulane. Une véritable  
ovation a été faite à l'excellente  
artiste Mme Grace George au  
lever du rideau, les habitués du  
Tulane ayant tenu à témoigner le  
plaisir que leur causait son retour  
dans notre ville.  
Mme George s'est superbement  
acquittée de son rôle qui lui con-  
vient à merveille et a constam-  
ment tenu les spectateurs sous le  
charme de son jeu excellent. Les  
autres interprètes sont bons et les  
trois actes de la pièce ont été bril-  
lamment enlevés.  
«A Woman's Way» sera don-  
née en matinée demain à 2 heu-  
res.

#### CRESCENT.

«Dr Jekyll and Mr. Hyde» a  
été joué hier soir au Crescent de-  
vant une salle archi-comble et M.  
Thomas Shaly a renouvelé son  
succès de la veille. Dès la pre-  
mière représentation M. Shea a  
empoigné le public néo-orléansais  
par la puissance et la sincérité de  
son jeu et est en passe de devenir  
très rapidement populaire.  
Il est du reste secondé par une  
excellente troupe et la série de re-  
présentations qu'il donnera cette  
semaine au Crescent promet  
d'être un des succès de la saison.  
Aujourd'hui en matinée «Tempta-  
tion» grand drame social en  
trois actes.  
Ce soir «The Bell».

#### ORPHEUM.

Le nouveau programme, inau-  
guré hier après-midi à l'Orpheum,  
est des plus intéressants et peut  
avantageusement soutenir la com-  
paraison avec ceux exécutés pré-  
cédemment sur la scène du popu-  
laire théâtre de la rue St Charles.  
Mlle Eva Taylor, une comé-  
dienne de talent secondée par une  
très bonne troupe, a fort bien in-  
terprété une jolie comédie due à  
la plume de Lawrence Gattall, in-  
titulée «Mrs Jones-Smith-Cury».

Calembours, oq à l'âne, y  
sont dans leur B..... F.  
Le Français en « argot » se  
serait-il chas..... G ?  
Les sections de vers, sous la  
main qui les..... H.  
Poutront-elles jamais se trou-  
ver réun..... I ?  
Si devant tant de « Coqs », la  
Faisane a rou..... J.  
Seule, de cette « crete », elle  
peut faire..... K.  
« A son jour », la Puteude a  
beau battre de..... L.  
Sans être Chat Haant, moins  
que Paton, on l'..... M.  
Pour « blagner » ce chanteur,  
le critique sans..... N.  
Doit-il être Onard, Grand-  
Doo, Scops, ou Crap..... O ?  
Est-ce « à faire de l'œil » ?  
qu'un Paon est occu..... P ?  
Dit-on jamais d'un chien, qu'il  
est veuf, ou co..... Q ?  
« O Roque-mort de la foi »  
le Merle..... et j'en l..... S.  
On conçoit qu'une bête aille  
prendre son..... T.  
Mais: «amberling quoter?»  
O la Grise viens-t..... U ?  
Dans Larousse ou Littré, je  
ne l'ai pas trou..... V.  
En y réfléchissant, j'accorde,  
qu'un..... W.  
— On peut sans trop de peine,  
lui dégrager l'..... X.  
Peut faire un Papillon, mais  
il faut..... Y.  
L'avenir traversa ce «Coq»  
fait comme un..... Z.



Miss EVA TAYLOR.  
Et ses artistes dans la comédie «Mrs Jones Smith-Cary»—Orpheum.

Le ventrilique Ed Reynolds  
possède un talent extraordinaire et  
ses automatistes ont beaucoup amu-  
sés.  
Les six acrobates qui composent  
la troupe Abfallah sont extror-  
dinaires de force et d'agilité et  
accomplissent ces tours pleins  
d'audace.  
Un des numéros à plus ap-  
plaudis a été celui présenté par  
Signor Trovato, un virtuose qui  
manie l'archet avec une maestria  
et bles édes par leurs camarades affi-  
liés.  
D'autres s'élançèrent des fenê-  
tres du second étage et se casé-  
rent bras et jambes en sautant  
dans la rue.

### Incendie à Chicago.

Chicago, 4 avril.—Dix-huit jeu-  
nes filles ont été blessées, plu-  
sieurs grièvement, dans un incen-  
die qui a détruit ce matin la Cen-  
tral Steam Laundry.  
L'explosion d'un tuyau de va-  
peur a causé une véritable pani-  
que parmi les ouvriers, qui se  
sont précipités vers les issues,  
cherchant à s'enfuir. Plusieurs  
d'entre elles s'étaient renversées et  
blessées par leurs camarades affi-  
liés.  
D'autres s'élançèrent des fenê-  
tres du second étage et se casé-  
rent bras et jambes en sautant  
dans la rue.



GRACE GEORGE — TULANE.

## Feuilleton

—DB—  
L'ABELLE DE LA N. O.

No 16. Commence le 18 Mars 1910.

### LES DRAMES DE LA VIE

## Sanglante Richesse

PAR  
GEORGES SPITZMULLER

### DEUXIEME PARTIE

### RIVALES I

#### IX

LES RUINES DE QUARR-ABBEY  
Suite.

L'escalier souterrain s'effrit à  
ses pas.  
Soudainement elle prit son parti,

posait son pied sur la première  
marche et se mit à descendre.

Il y avait une trentaine de de-  
grés à franchir. Bientôt, Gabrielle  
se trouva sous une voûte presque  
obscure, dans laquelle, pourtant,  
elle s'orienta sans tâtonnement.  
Elle se dirigea vers le fond de  
la voûte et, après une vingtaine  
de mètres, s'engagea dans un  
couloir latéral au fond duquel  
s'apercevait — ardoie blanchâtre  
— un orbe lumineux.

A mesure qu'elle s'approchait  
de l'extrémité de ce couloir, la  
lumière devenait plus vive, révé-  
lant autour d'elle des formes pré-  
cises.

Un vieillard était assis dans  
une niche en maçonnerie sèche.  
Ce vieillard portait une robe  
de bure ceinturée d'une corde et  
pareille au froc des moines.

Il lisait, à la lueur d'une lampe  
à huile, dans une bible antique,  
aux marges couvertes de signes  
cabalistiques manuscrite: bizar-  
re combinaison de loi et de théo-  
ma'nergie.

En attendant venir, il releva  
la tête, reconnut l'arrivante et dit  
ces simples mots, d'une voix net-  
te:

— Ah ! c'est vous, mady ?  
— C'est moi, Patrick.

— Voici quelques jours que je  
ne vous ai point vus ici.

— C'est que j'avais pas be-  
soin de vos services.... Et puis,  
je n'ai pas pu sortir....

— Sortir ! Voici vingt ans que  
cela ne m'est pas arrivé, à moi !..

— Vingt ans ?...  
— Je n'ai plus vu, depuis, la lu-  
mière et le soleil.

— Et vous pouvez vivre ainsi !  
— Je ne vis pas.... J'apprends  
chaque jour à mourir, prononça  
doctoralement le solitaire.

— Comment souffrez-vous à vos  
besoins, Patrick ?

— Ceux qui viennent me ren-  
dre visite y pourvoient.... Ah ! on  
accourt de loin, de Londres, de  
Liverpool, d'Edimbourg mé-  
me pour consulter l'ermite de  
Quarr-Abbey.

— Mais pourquoi cette récla-  
mation perpétuelle, bon Patrick ?  
Vous n'êtes point moine ni prê-  
tre.... Est-ce un secret ?

— Oui, milady.... Un grave,  
un cruel secret.... Un secret qui a  
brisé ma vie.... qui m'a inspi-  
ré l'horreur du monde.... et le  
goût de l'isolement absolu. Pour  
m'occuper et chasser mon cha-  
grin, — le chagrin qui me lancine  
encore, — je cherche à lire les  
choses cachées.... Je voudrais,  
par les cartes et par mon expé-  
rience, aider les gens qui souf-  
frent; les instruire des secrets du  
temps, les prémunir contre les  
dangers de l'avenir.

Il demeura quelques instants  
silencieux les paupières baissées.

Puis, sans transition:

— La dernière lettre de France  
vous est-elle parvenue ?

— Oui, merci, Patrick. Vous  
êtes bon de me faire tenir ces  
lettres que je ne puis recevoir à la  
villa Gabry.

— Ce n'est pas moi qu'il faut  
remercier, mais Tommy, le petit  
pâtre que j'envoie chercher les  
lettres à la poste du village,  
puisque c'est à ce bureau restant  
que vous sont adressées toutes  
vos correspondances de Paris.

— Eh bien ! Patrick, puisque  
vous lisez l'avenir, m'avez-vous  
dit, c'est à propos de cette récen-  
te missive que je voudrais vous  
demander quelque chose.

— Les cartes parleront, si vous  
le désirez, milady.

— Oui, Patrick, faites parler  
les cartes.

— Sur quoi ?

— Sur mon enfant....

L'ermite de Quarr-Abbey se  
baissa et prit à terre une cassette  
en bois noir qu'il ouvrit.

Cette boîte contenait divers  
objets: des globelets, tarbes, car-  
tes, en un mot, tout un arsenal  
d'occultisme.

Patrick en sortit un jeu ancien,  
aux coins écornés, qu'il se mit à  
mélanger lentement, avec une com-  
plicité impossible.

Pendant cette opération lady  
Klimmerton l'observait curieuse-  
ment.

A la lueur jaunâtre du quin-  
quet, la longue barbe blanche de  
Patrick paraissait dorée. Un jeu  
d'ombres et de lumières donnait  
à ses traits un relief surprenant  
et à ses rides une profondeur  
étrange.

Son crâne absolument chauve  
brillait comme une bille d'ivoire.  
L'ermite battit longtemps les

cartes. Pais, procédant comme  
les empiriques de son genre, il  
choisit dans le jeu l'as de trèfle  
et fit couper, de la main gauche,  
par lady Klimmerton.

Il déposa ensuite les cartes de-  
vant lui, et après une minute de  
renseignement, de tension ardente  
de toute sa volonté, de tout son  
être, il commença l'oracle:

— Je vois, dit-il, votre enfant  
.... l'enfant du passé.

— Vit-il encore ?

— Il vit.

— Alors ? murmura Gabrielle  
d'une voix étouffée.

— Il ne pense pas à vous main-  
tenant, mais il ne vous a pas ou-  
blié.

— Oh est-il ? implora lady  
Klimmerton.

— Dans une grande ville....  
une très grande ville.

— Paris !... Mon petit Char-  
les !... balbutia la jeune femme  
.... Mais où ?... Dans quelle  
rue ?... Paris.... Oh ! par-  
lez ! Dites-moi l'endroit exact....

Et les yeux de la pauvre mère  
se suspendaient anxieux, aux lé-  
vres du solitaire de Quarr-Ab-  
bey.

— Les cartes n'ont pas ce pou-  
voir, répliqua sentencieusement  
celui-ci.... Impossible, milady.

— Vous ne sauriez donc guider  
en rien mes recherches ?

— Attendez.... Je vous vois  
partir....

Il tourna une carte.

— Vous partez bientôt....

— Il tourne encore.

— Vous partez demain.

— Oui, demain.... murmura  
Gabrielle.

Pour la troisième fois, il tourna.

— Vous partez le Mercredi.... Ah !  
vous vous rapprochez de lui....

— Vrai ? Ah ! mon Dieu !....  
s'écria la mère de Charles Beau-  
rioux.... Près de mon fils....

— Laissez-moi regarder l'avenir  
.... Vous allez vers la grande  
ville. Vous vous y arrêtez....  
peu de temps.... car la force de  
votre destin vous attire vers le  
Midi, vers le soleil, vers les flots  
bleus....

— Mais à Paris.... dites vite,  
Patrick.... à Paris ?....

— Dans la grande ville, je vous  
vois errer.... Vous n'êtes pas  
seule. Un homme vous accompa-  
gne.

— Mon mari.... pensa lady  
Klimmerton.

— Vous vous approchez bientôt  
de l'enfant....

— Ah !....

— Vous voilà tout près de lui.

— Oui !....

— Vous le touchez presque....

— O bonheur !....

— Mais à ce moment il s'éloig-  
ne de vous.... pour longtemps  
.... pour toujours peut-être....

— Achevez !....

— Vous partez ensuite loin,  
très loin.

— Et lui ?

— Il reste dans la grande ville.

— Mon Dieu !.... Mon Dieu !....  
.... sanglots Gabrielle, tom-  
bant du haut de son exaltation

maternelle.... Mon presenti-  
ment ne m'avait pas trompée.  
Je ne le verrai plus !....

— Voulez-vous encore savoir,  
milady ?